

MARCEL PROUST

**LETTRES
À SA VOISINE**

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR ESTELLE GAUDRY ET JEAN-YVES TADIÉ
AVANT-PROPOS DE JEAN-YVES TADIÉ

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU :

Tome I. DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN

Tome II. À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS

Tome III. LE CÔTÉ DE GUERMANTES

Tome IV. SODOME ET GOMORRHE

Tome V. LA PRISONNIÈRE

Tome VI. ALBERTINE DISPARUE

Tome VII. LE TEMPS RETROUVÉ.

PASTICHES ET MÉLANGES (« L'Imaginaire », n° 285).

LES PLAISIRS ET LES JOURS. *Préface d'Anatole France.*

CHRONIQUES.

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN – « COMBRAY ». *Fac-similé et transcription des premières épreuves corrigées par Charles Méla.*

UN AMOUR DE SWANN. *Nouvelle édition illustrée par Hermine David en 1951.*

UN AMOUR DE SWANN (« Folio », n° 780)

JEAN SANTEUIL.

CONTRE SAINTE-BEUVE *suivi de* NOUVEAUX MÉLANGES.

CONTRE SAINTE-BEUVE (« Folio essais », n° 68).

LETTRES À REYNALDO HAHN. *Édition de Philip Kolb. Préface d'Emmanuel Berl.*

L'INDIFFÉRENT. *Préface de Philip Kolb.*

MATINÉE CHEZ LA PRINCESSE DE GUERMANTES. Cahiers du Temps retrouvé. *Édition d'Henri Bonnet avec la collaboration de Bernard Brun.*

CORRESPONDANCE AVEC GASTON GALLIMARD. *Édition de Pascal Fouché.*

CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE. *Édition de Philip Kolb. Préface de Jean Mouton.*

MON CHER PETIT. Lettres à Lucien Daudet 1895-1897, 1904, 1907, 1908. *Édition établie, préfacée et annotée par Michel Bonduelle.*

LES PLAISIRS ET LES JOURS *suivi de* L'INDIFFÉRENT ET AUTRES TEXTES. *Édition de Thierry Laget (« Folio classique », n° 2538).*

ESSAIS ET ARTICLES (« Folio essais », n° 236).

CARNETS. *Édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon.*

LE PETIT MARCEL PROUST. *Morceaux choisis par Rolande Causse. Illustrations de Georges Lemoine. Albums Junior, Gallimard Jeunesse.*

Suite des œuvres de Marcel Proust en fin de volume

LETTRES À SA VOISINE

MARCEL PROUST

LETTRES À SA VOISINE

*Texte établi et annoté
par Estelle Gaudry et Jean-Yves Tadié*

AVANT-PROPOS DE JEAN-YVES TADIÉ

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
cinquante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 50.*

Cet ouvrage a bénéficié du soutien du musée des Lettres et Manuscrits.
Que son président, Monsieur Gérard Lhéritier, soit ici remercié.
Nous remercions également Monsieur Gérard Emler.

Pour les fac-similés : Collection Privée / Musée des Lettres et Manuscrits, Paris.

Pour les photographies pages 15, 17, 68 : Collection Gérard Emler.

Pour la photographie page 74 : © Hulton Archive / Apic / Getty Images.

Pour l'avant-propos, les textes de Proust et l'appareil critique :

© *Éditions Gallimard, 2013.*

AVANT-PROPOS

C'est un vrai petit roman, fondé sur une surprise : la découverte de ces vingt-trois lettres à une dame (et trois à son mari) dont nous ne savions rien, et qui se trouve avoir été la voisine de Marcel Proust, au troisième étage du 102 boulevard Haussmann, Mme Williams, épouse d'un dentiste américain, le docteur Charles D. Williams, qui exerçait, lui, au deuxième au-dessus de l'entresol, c'est-à-dire au-dessus de la tête du pauvre Marcel : d'où bien des drames vécus par ce phobique du bruit.

Nous connaissons peu d'elle. Née Marie Pallu en 1885, elle a d'abord épousé, en 1903, un certain Paul Emler, employé d'une compagnie d'assurances maritimes, dont elle a eu un fils en 1904, que Proust a connu. Elle a divorcé en juillet 1908, année où elle s'installe boulevard Haussmann. Le dentiste est son deuxième mari (mais non le dernier). À travers les lettres de Proust, elle nous apparaît comme une héroïne d'un roman de Maupassant, Notre cœur par exemple : on sait du reste que Mme Straus, amie de cette dame et de Proust et à laquelle elle ressemble étrangement, ainsi qu'à Laure Hayman (comme si Proust vérifiait sur lui la théorie suivant laquelle on aime toujours le même type de femme), a inspiré ce roman.

Nous savons ce que Céleste Albaret a dit du couple : à l'étage au-dessus, « c'était l'extraordinaire Williams, le dentiste américain. [...] Williams était un sportif, qui partait tous les samedis avec son chauffeur pour aller jouer au golf. Il avait épousé une artiste, très distinguée, très parfumée, qui était une grande admiratrice de Monsieur Proust et le lui avait écrit. Je me rappelle qu'elle jouait de la harpe. Son appartement était au troisième étage au dessus du cabinet de son mari. M. Proust estimait qu'ils formaient un couple "disparate". Je ne crois pas qu'il ait connu Mme Williams, mais ils ont correspondu et je sais qu'il goûtait assez sa façon raffinée de s'exprimer dans ses lettres^{1} ».*

* Les notes sont regroupées en fin de volume, page 77.

Un roman par lettres, dans lequel chacun des deux épistoliers rivalise de style : « Par une grâce de générosité — ou un jeu de reflets — vous prêtez à mes lettres un peu des qualités qu'ont les vôtres. Les vôtres sont délicieuses, délicieuses de cœur, d'esprit, de style, de "talent" », écrit Proust à Mme Williams, dont nous n'avons plus les lettres (pas plus que des autres correspondants de Proust, sans doute victimes d'un triste autodafé). Le piquant, c'est que ces lettres s'échangent entre voisins, d'un étage à l'autre, et parfois par la poste ! En tout cas, Proust déploie à l'égard de Mme Williams tout son charme, fait briller son humour, sa culture, son art du compliment. C'est qu'il éprouve pour cette autre recluse, par-delà le désir de plaire à une voisine qui détient les clés du silence, une sympathie réelle, de l'amitié, une forme d'affection, comme si, invisible et présente, elle jouait le rôle maternel de cette autre malade, Mme Straus.

De quoi est-il question dans ces lettres ? Du bruit d'abord, des travaux à l'étage du dessus, qui torturent Proust pendant ses heures de sommeil et de travail. « Comme j'ai bien fait d'être discret quand vous vouliez que j'enquêtasse si le bruit du matin venait d'un poste d'eau. Qu'était-il à côté de ces marteaux ? "Un frisson d'eau sur de la mousse" comme dit Verlaine d'une chanson "qui ne pleure que pour vous plaire". » Proust enchâsse en effet chacune de ses remarques dans une comparaison humoristique en même temps qu'elle procure un degré d'art de plus. Car tout fait du bruit, même les peintres, qui chantent comme un ténor célèbre : « Généralement un peintre, en bâtiment surtout, croit devoir cultiver en même temps que l'art de Giotto celui de Reszké. Celui-ci se tait pendant que l'électricien cogne. J'espère qu'en rentrant vous ne trouverez pas autour de vous moins que les fresques de la Sixtine... »

Il est aussi question de musique, parce que Mme Williams aime la musique et joue de la harpe (mais peut-être aussi du piano) : « Clary m'a dit combien vous étiez grande musicienne. Ne pourrai-je jamais monter vous entendre ? Le quatuor de Franck, les Béatitudes, les Quatuors de Beethoven (toute musique que j'ai du reste ici) sont l'objet de mon plus nostalgique désir. »

L'homme qui décrit les aubépines ou les jeunes filles en fleurs, l'admirateur de Parsifal, de ses filles-fleurs et de son « Enchantement du vendredi saint », les place au cœur de son amitié et de sa correspondance. Il en envoie à la jeune femme et se livre à une éblouissante tirade sur les roses d'automne en poésie. Il est conscient d'être l'héritier de la tradition littéraire du langage des fleurs. C'est que « toutes les femmes sont teintes du sang des roses² ». On les retrouve dans le titre du deuxième

volume d'À la Recherche du temps perdu, que Proust est en train d'écrire. Sa connaissance de la poésie, il la montre encore en pastichant en entier et de mémoire le (jadis) célèbre sonnet d'Arvers (cité dans la Recherche). Il est amusant de voir Proust prêter ce goût des citations poétiques au valet de pied Périgot, dans Le Côté de Guermantes, qui, écrivant à des paysans « dont il escomptait la stupéfaction, [...] entremêlait ses propres réflexions de vers de Lamartine, comme il eût dit : qui vivra verra, ou même : bonjour ».

La mémoire, en effet, n'est jamais loin : « Quand on a de l'imagination comme vous, on possède tous les paysages qu'on a aimés, et c'est l'inaliénable trésor du cœur. Mais enfin une demeure où vous avez les souvenirs des vôtres, que vous ne pouvez voir qu'au travers des rêveries qui reculent au lointain passé, c'est chose bien émouvante. » C'est la mémoire de la beauté qui permet à ces deux malades de supporter la laideur qui les environne. Proust est malade, Mme Williams, qui ne doit pas être très heureuse avec son mari, d'ailleurs souvent absent, également. On la voit partir en cure à Bagnoles-de-l'Orne. Ou encore : « Je suis bien triste de vous savoir malade. Si le lit ne vous ennuie pas trop je crois qu'il exerce par lui-même sur les reins une action très sédative. Mais peut-être vous ennuyez-vous (quoique il me semble [un mot sauté : difficile ?] de s'ennuyer avec vous). Ne pourrais-je vous envoyer des livres. Dites-moi ce qui vous distrairait, je serais si heureux. » Et un été, de Cabourg : « Il me semble naturel que je sois malade. Mais du moins la maladie devrait épargner la Jeunesse, la Beauté et le Talent. »

Au fond de la maladie, il y a la solitude : il est peu commun de voir Proust proposer sa compagnie à une femme solitaire (lettre 18). Ses lettres, qui portent loin l'art de s'insinuer à l'intérieur de l'âme des autres, auraient pu porter ombrage au mari. Les malheurs des temps les rattrapent cependant, c'est la guerre, ses deuils, ses destructions. On se reportera à la très belle lettre 16 sur le bombardement de la cathédrale de Reims. Mme Williams a fait porter à Proust un livre, qu'on peut identifier comme celui de A. Demar-Latour : Ce qu'ils ont détruit. La cathédrale de Reims bombardée et incendiée en septembre 1914, Paris, Éd. pratiques et documentaires (64 p.). Il le commente après avoir vu en la sculpture de Reims l'héritière de la Grèce antique et l'annonce du sourire de Léonard de Vinci : « Mais moi qui tant que ma santé me le permet fais aux pierres de Reims des pèlerinages aussi pieusement émerveillés qu'aux pierres de Venise, je crois que j'ai le droit de parler de la diminution humaine qui sera consommée le jour où s'écrouleront à jamais les voûtes déjà à demi incendiées sur ces anges qui sans se

soucier du danger cueillent encore des fruits merveilleux aux feuillages stylisés et touffus de la forêt de pierres. » Pire que la mort des pierres, celle des hommes, comme en témoigne une très belle lettre de condoléances à Mme Williams où il évoque la mort de Bertrand de Fénélon, dont parlent toutes ses lettres de cette époque et qui sera représentée dans le roman par la mort de Robert de Saint-Loup, avant de lui parler de la mort de son frère à elle : « Je n'ai pour moi qu'une expérience déjà bien ancienne et presque ininterrompue de la tristesse. »

Mme Williams s'intéresse à l'œuvre de Proust. Il prend donc la peine de lui expliquer qu'il ne suffit pas d'avoir lu *Du côté de chez Swann* et les extraits de la suite parus dans *La NRF* en 1914 pour comprendre son œuvre. « Mais ces pages détachées vous donneront-elles une idée du 2^e volume ? Et le 2^e volume lui-même ne signifie pas grand-chose ; c'est le 3^e qui projette la lumière et éclaire les plans du reste. Seulement quand on fait des ouvrages en 3 volumes à une époque où les éditeurs ne veulent en publier qu'un à la fois, il faut se résigner à ne pas être compris, puisque le trousseau de clefs n'est pas dans le même corps de bâtiment que les portes closes. » Il faut savoir aussi que les personnages apparaissent très différents de ce qu'ils seront dans la suite, très différents de ce qu'ils sont en réalité. Et il reprend l'exemple du baron de Charlus, qu'on croit être l'amant d'Odette, alors que Swann a raison de lui confier sa maîtresse (puisque Charlus n'aime pas les femmes). Et pourtant, il a également tort, déclare Proust, dans un deuxième retournement : Odette est la seule femme avec laquelle Charlus aura couché, trait non repris dans le texte définitif du roman et peut-être inspiré à Proust par la brève et dramatique conjonction entre Montesquiou et Sarah Bernhardt. Il faut en saisir le plan, ce qui n'est possible que si on connaît le contenu des deux volumes suivants (en fait *Le Côté de Guermantes* et *Le Temps retrouvé* : à cette époque, Proust croit pouvoir se contenter d'un roman en trois volumes).

Et le mari ? *L'absent de la comédie* ? *Le terzo incommodo* ? *Le dentiste*, qui exerce l'été à Deauville, apparaît dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, décrit en ces termes par Albertine : « Le petit vieux, teint, qui a des gants jaunes, il en a une touche, hein, il dégotte bien, c'est le dentiste de Balbec, c'est un brave type. » Il est extraordinaire de voir comment Proust ne laisse rien se perdre de sa propre vie. On peut ainsi supposer que sur chaque figurant on pourrait mettre un nom, sous chaque fait de la fiction un événement réel.

Un autre personnage souvent négligé des biographes surgit ici, Clary, ancien

ami de Proust et descendant d'une famille liée à Napoléon. C'est également un ami de Mme Williams. Il est malade, devient aveugle (Proust prête ce trait à Charlus vieilli), trouve un soutien, souligné par Proust en des termes qu'on ne trouve pas ailleurs, dans la foi religieuse : « J'ai appris par des amis très chers à lui une chose que je vous dis en confidence car c'est un sujet très délicat mais qui me rend très heureux parce que je crois que cela peut être pour lui une grande consolation : je veux dire un éveil de vie profondément religieuse, une foi ardente et profonde. »

Le ton est celui de l'amitié, de l'intimité de plus en plus grande, entre deux solitaires. Proust souhaite monter à l'étage supérieur pour écouter de la musique, s'y rend au moins une fois³, s'intéresse au petit garçon des Williams (né en 1904; il le voit grandir, prend plaisir à ses visites, veut lui offrir des cadeaux), à la santé de la dame, et lui prodigue des consolations.

De belles métaphores, de l'émotion, de l'ironie, du rythme : ces lettres sont d'un grand écrivain. On doit changer d'avis sur la correspondance de Proust. Lorsque la première édition de la Correspondance générale a été publiée en six petits volumes par Robert Proust, Paul Brach et, pour le tome VI, par Suzy Mante-Proust (aidée de Philip Kolb), entre 1930 et 1936, on a crié à la flagornerie, à la mondanité, au snobisme et finalement à l'ennui. Certains se sont même imaginé qu'il suffirait d'en lire des morceaux choisis. La vérité est que Proust se met à la place de l'interlocuteur à un point inimaginable, poussant la divination jusqu'à la fusion totale. Il éprouve les sentiments de l'autre avant que lui-même n'en ait pris une totale conscience, il imagine et sent mieux que lui. Il lui coupe la parole pour parler à sa place.

Nous n'avons pas les dernières lettres envoyées par Proust. Contenaient-elles des adieux touchants? Réparaîtront-elles un jour comme tant d'autres, après avoir dormi dans des collections inconnues? Le dentiste quitte le boulevard Haussmann en même temps que Proust. Contraint de s'en aller par la vente de l'immeuble, il déménage le 31 mai 1919. Proust n'a parlé de Mme Williams à personne. Celle-ci s'en ira vers un triste destin : après avoir divorcé, elle épousera le grand pianiste Alexandre Brailowski, comblant ainsi un amour de la musique que le dentiste ne devait satisfaire que par le son de la roulette. Puis, par un dernier et tragique coup de théâtre, elle se suicide en 1931. Il y a longtemps que Proust n'était plus là pour la faire rire ni pour la consoler.

Tel qu'il est, ce dialogue dont nous n'entendons qu'une voix et reconstituons

l'autre par son reflet, son écho, a la beauté des statues mutilées que Proust, qui en devant la photographie à sa voisine, a évoquée à propos de la cathédrale de Reims.

JEAN-YVES TADIÉ

NOTE SUR L'ÉDITION

Ces lettres ont récemment intégré les collections du musée des Lettres et des Manuscrits.

Comme la plupart des lettres de Proust, elles ne sont pas datées. Nous avons donc choisi l'ordre qui paraissait le plus logique : développement de l'intimité, allusions aux travaux, aux envois de fleurs, à la guerre, à Joachim Clary, aux publications de Proust apportent une aide toute relative. Nous avons donc proposé des dates hypothétiques.

Nous avons respecté l'orthographe de Proust, à l'exception des abréviations. Les mots soulignés par lui sont imprimés en italique, ainsi que les titres d'œuvres. Nous avons rétabli les accents circonflexes qu'il omet en général (pût au lieu de put, eût au lieu de eut).



Marcel Proust
Photographie inédite (coll. privée)



Mme Williams
Photographie inédite (coll. privée)

CORRESPONDANCE

[1908 ?]

Madame,

Ce sont des « Lettres du Parthe » que vos lettres. Vous me donnez un si grand désir, presque la permission, de vous voir : et au moment où je reçois la lettre vous êtes partie ! Je fais tous mes vœux pour que l'année qui vient amène l'adoucissement, je ne dis pas l'oubli car le souvenir est l'orgueilleux trésor des cœurs blessés, des peines que vous apporte l'année finissante. Je joins à vous dans mes vœux le Docteur, que je ne connais pas, mais dont j'entends chanter les louanges par Madame Straus⁴, par tout le monde. *Et tout particulièrement votre fils qui m'avait promis de m'exprimer ses désirs* pour que je puisse les satisfaire et dont la discrétion, dites-le lui, n'a rien d'amical. Veuillez agréer Madame ma reconnaissance pour votre charitable souci de mon repos, mes bien respectueux hommages.

MARCEL PROUST

[fin 1908-début 1909]

1 heure

Madame,

Je vous remercie de tout mon cœur de votre belle et bonne lettre et *viens vous demander au contraire de laisser faire à partir de maintenant tout le bruit que vous pourrez*. J'avais compté en effet sans une oppression si vive qu'elle m'empêche d'essayer de dormir. Le bruit ne me gênera donc en rien (et me débarrassera d'autant pour un jour où je pourrais me reposer⁵). Je suis bien triste de vous savoir malade. Si le lit ne vous ennueie pas trop je crois qu'il exerce par lui-même sur les reins une action très sédative. Mais peut-être vous ennuyez-vous (quoique il me semble [*un mot sauté : difficile ?*] de s'ennuyer avec vous). Ne pourrais-je vous envoyer des livres. Dites-moi ce qui vous distrairait, je serais si heureux. Ne parlez pas de voisins ennuyeux, mais de voisins si charmants (alliance de mots en principe contradictoire puisque Montesquiou⁶ prétend que ce qu'il y a de plus horrible c'est 1° les voisins 2° l'odeur des bureaux de poste) qu'ils laissent le constant regret tantalien de ne pouvoir profiter de leur voisinage.

Veillez me rappeler Madame au souvenir du Docteur et agréer mes respectueux et reconnaissants hommages.

MARCEL PROUST

Malgré les tristes jours, des fleurs vous feraient-elles plaisir. Et «*quelles*» comme dit Verlaine?

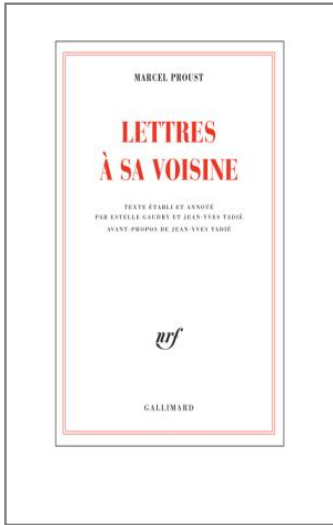
COMBRAY. *Lecture accompagnée par Anne Lamalle et Hélène Tronc, n° 131.*

Dans la collection « Futuropolis/Gallimard »

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN. *Illustrations de Yan Nascimbene.*

Dans la collection « Découvertes »

MARCEL PROUST. LA CATHÉDRALE DU TEMPS. *Par Jean-Yves Tadié, n° 381.*



Lettres à sa voisine
Marcel Proust

Cette édition électronique du livre
Lettres à sa voisine de Marcel Proust
a été réalisée le 21 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142248 - Numéro d'édition : 254696).

Code Sodis : N56223 - ISBN : 9782072494697
Numéro d'édition : 254698.